

DORINE OBADIA

Les nuances de l'inattendu



Dorine Obadia

Les Nuances de l'inattendu

© Dorine Obadia, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5090-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1 : Le Rendez-vous manqué

À son arrivée à Orly, Stella se sent soulagée. Pour une fois, la file d'attente des taxis parisiens se présente avec une fluidité étonnante en cette soirée d'octobre. Assise sur la banquette en skaï noir du taxi, elle écoute distraitement la radio. Le journal de dix-neuf heures fait état des faits divers, de la crise économique, et le décompte des morts dans le conflit israélo-palestinien. Les perles de pluies glissent sur les vitres. Les lumières scintillantes de la ville se déforment peu à peu avec la buée. Les rues de Paris sont calmes, seules quelques silhouettes se pressent sur les larges trottoirs des grandes avenues.

Elle désire voir son père depuis si longtemps, mais n'en a guère eu le courage jusque-là. Aujourd'hui, sa décision prise, elle se sent prête à affronter son passé, consciente que cette démarche n'est pas anodine et qu'elle aura certainement des conséquences. Cette épreuve aussi difficile que déstabilisante fera sans doute partie de son histoire. Néanmoins, à l'obscurité perturbante, elle préfère une lumière aveuglante. Et si sa tentative échouait ?

Le taxi ralentit à l'approche de l'enseigne Folies Bergères, elle fouille dans son sac pour en sortir un billet. Le quartier est cosmopolite, vivant, empreint de la nostalgie du vieux Paris. L'espace de réception de l'hôtel, mal éclairé par des appliques sur les murs sombres, semble réduit. Un tapis zébré orne le sol devant le petit salon d'accueil. Au comptoir, le réceptionniste, un homme aux traits fins, des lunettes carrées sur le nez, complète le tableau de cette illusion d'Afrique.

Dans sa chambre, allongée sur le lit, son regard se perd dans la contemplation du tableau accroché au mur. Les images de la vie sauvage lui offrent une inévitable invitation au voyage, tandis que les yeux fermés, sa mémoire la transporte dans ses souvenirs. Elle ressuscite ces instants magiques du passé, et le film de ses aventures défile dans sa tête ; dans la savane, les grands troupeaux parcourant les immenses étendues de terre parsemées de baobabs, les villages de cases où la lascivité joviale et touchante des populations ponctuait le paysage. Quelques anecdotes lui reviennent à l'esprit, comme son réveil nocturne par le bruit d'un éléphant secouant l'arbre adossé à sa case, les camps sur pilotis du lac Kariba infestés de crocodiles, ses safaris à pied, en 4X4 ou en pirogue.

À chacun de ses voyages en terre africaine, elle ressentait l'harmonie de la terre s'unissant au ciel. C'était comme un étrange sentiment de participer au miracle de la nature et la sensation d'être à l'unisson avec l'au-delà. Tous ses morceaux de vies envolés, elle les avait partagés avec Marc, l'homme qu'elle

avait tant aimé et la multitude de photos rapportées devenait désormais le seul témoin de ces jours heureux. Tous ces moments de vie appartenaient à une époque définitivement révolue.

Au petit matin, la sonnerie du téléphone retentit, dans un sursaut, Stella tend le bras pour décrocher. Il est déjà huit heures. Devant le miroir, une serviette retenue autour de sa poitrine, son rituel de beauté peut commencer. C'est le jour J. Pour la toute première fois, elle se dit qu'elle va enfin le rencontrer, le découvrir, mettre enfin un visage sur son histoire. Mettre un visage sur ce père, qui n'en n'est pas un. Elle songe à toutes ses années passées à l'imaginer, à espérer, à l'idéaliser ou à craindre l'homme qu'il pourrait être. Aujourd'hui, elle va le confronter à son passé, Elle doit dépasser ses craintes pour oser.

Elle choisit un ensemble, qui lui donne un côté branché chic. Juchée sur des talons, elle se sent prête à parcourir des kilomètres, aussi à l'aise qu'avec des chaussures de sport, elle peut prendre le départ. La salle du petit déjeuner est d'un style sobre. Stella n'a pas faim. Elle est obsédée par son rendez-vous de l'après-midi. Son besoin irréprensible de parler à quelqu'un s'exauce par l'appel de Mélanie, sa complice de longue date. Stella l'a bien évidemment informée des raisons de sa venue, sans trop entrer dans les détails, tandis que son amie lui a assuré de tout son soutien et de sa disponibilité.

Elle fréquente Mélanie depuis plus d'une dizaine d'années, depuis l'époque où toutes deux étudiaient aux Beaux-Arts. En leurs vertes années, Mélanie défilait sur les podiums des marques de jeunes créateurs. Sans faire partie du top-ten des mannequins, elle bouclait bien ses fins de mois. Aujourd'hui, elle dirige une galerie d'art contemporain très en vue, en face du Musée du Louvre. Elle connaît sur le bout des ongles le milieu artistique, et son carnet d'adresses vaut une mine d'or. Chaque exposition organisée par ses soins devient l'événement à ne pas manquer pour le Tout-Paris.

— J'attendais ton appel, comment vas-tu ? questionne Mélanie d'une voix douce et rassurante.

— Je suis dans un état bizarre...je ne sais pas... stressée c'est sûr.

— Tu n'as pas changé d'avis ? Bon, je sais que c'est un moment singulier de ta vie, mais essaie de rester zen. Tu veux qu'on se voie ? Là, je dois déposer une œuvre chez un artiste, et ensuite je serai à la Galerie.

Stella préfère satisfaire son besoin de solitude pour se concentrer, elle la remercie et lui propose de la rejoindre dans l'après-midi après son rendez-vous.

— Oui, on se boira un thé et ce soir je t'emmène dîner dans un nouveau restaurant, t'es d'accord ? Bien entendu si tu as le moindre besoin ou souci, tu

me téléphones et sache que je suis avec toi. Mais au fait, t'es sûre que tu ne veux pas que je vienne avec toi ? Je pourrai t'attendre, insiste Mélanie.

Stella est touchée par l'insistance de son amie, cependant elle lui oppose son refus, en la remerciant une fois de plus.

— OK, j'attendrai sagement ton appel, mais ne m'oublie pas si tu ne veux pas que je te harcèle de SMS.

— Merci Mél de ton soutien, de ton amitié sans faille depuis si longtemps. Tu vois dans des moments pareils, je me dis que j'ai de la chance de t'avoir comme amie.

— T'inquiète, moi aussi j'ai beaucoup de chance de t'avoir. Aller courage ma grande. À tout à l'heure !

Le simple fait d'avoir entendu une voix amicale a tout de suite un effet très positif sur Stella, qui l'extrait de sa sensation d'enfermement, comme par magie, elle s'ouvre sur le monde et il lui semble découvrir chaque détail qui l'entoure.

Elle marche d'un pas rapide, à la mode parisienne. Elle s'enfonce dans la bouche du métro à la station Grands Boulevards. Les premières portes franchies, elle reconnaît cette odeur si particulière du métro parisien, cette bouffée d'air chaud et poussiéreux. Les couloirs s'enfilent les uns derrière les autres en une suite ininterrompue et éprouvante. La succession d'affiches très colorées et les campagnes publicitaires pour tous types de voyages, tentent de contrebalancer la grisaille des quais et la lassitude du métro-boulot-dodo. Bientôt, elle intègre une foule anonyme dans un flux montant en direction de l'Arc de Triomphe.

Stella ne peut s'empêcher de penser à son père, cet inconnu. Cet homme, censé la regarder comme sa princesse, comme un petit être précieux à protéger, ne lui a offert que son absence. Elle ignore tout de lui. La seule représentation, qu'elle peut s'en faire est inspirée d'une photo datant d'au moins trente ans. Au fur et à mesure qu'elle pénètre le quartier où se situe le cabinet où il travaille, elle se pose mille questions à son sujet.

— Et si c'était lui ? Non, impossible, il n'a pas les yeux clairs.

Envahie par un frisson humide, elle accélère le pas.

En arrivant avenue de la Boétie, de l'autre côté de la rue, elle aperçoit une brasserie typiquement parisienne. Elle pousse la porte, les ordres de commandes lancés aux cuisines par les serveurs ponctuent les bruits de couverts et de conversations. Elle croise les regards d'une clientèle d'habitues. Le garçon de café l'installe à une table de deux, proche de la baie vitrée. Stella prend place face à l'entrée, elle savoure ainsi le charme désuet et l'authenticité du lieu. Bien que son penchant naturel soit plutôt orienté sur le design contemporain, elle ne

ressent pas d'opposition à la coexistence des styles tant qu'il y a de l'harmonie.

À présent, elle observe les passants et s'amuse à deviner leurs vies, s'inventant pour chacun d'entre eux une histoire. À quelques mètres, il y a ce couple se faisant face sans mot dire. Lui, dissimule mal ses hochements de tête à chaque silhouette féminine qui passe dans son champ de vision, tandis qu'elle, lasse semble ne plus y prêter attention. Deux tables plus loin, deux jeunes filles se confient leurs aventures. À leur côté, une vieille dame, face à sa solitude, les écoute, réjouie de trouver là un peu de distraction.

Pendant que deux hommes prennent place à la table jouxtant la sienne, Stella lève le nez pour la prise de commande. L'un d'eux est brun, élégant, vêtu d'un costume de grande marque. Il dégage beaucoup de charisme, tandis que l'homme lui faisant face, est manifestement plus âgé, grisonnant, avec une silhouette plutôt rondouillarde.

Stella remarque que le plus jeune, porte une chevalière avec les initiales V et P, à l'annulaire gauche. Lors d'un échange furtif de regard, elle remarque ses yeux gris. Il lui sourit. Quelque peu gênée, elle baisse les yeux et pose son regard sur ses chaussures noires impeccables qui semblent n'avoir jamais touché le sol. Intriguée, elle détaille l'homme, d'abord sa posture, puis ses cheveux et enfin son visage. Il a des mains larges, son nœud de cravate est desserré. Quelques rides autour de ses yeux dévoilent une petite quarantaine. Décidemment, son regard la fascine. Elle le trouve tout simplement beau. Néanmoins elle se demande quel type d'homme porte une chevalière de nos jours.

Alors qu'elle le scrute en détail, il se sent observé par cette jeune femme, si bien que de temps à autre, leurs regards se croisent. En ramassant sa serviette tombée au sol, la vision des jambes plutôt sexy de la jeune femme, l'attire. Il s'attarde un instant, puis entreprend de l'observer à son tour. Les yeux dans les yeux, il est captivé par ses deux billes, noisette, si pétillantes. Ils échangent un sourire, comme deux adolescents timides. Quel homme ne se sentirait pas flatté par tant d'intérêt, de la part de cette belle inconnue ? Soudain son interlocuteur rompt le charme.

— Tu sais, Vincent, je suis content de te voir. Ça faisait une paye qu'on ne s'était pas vu, lui dit Raoul.

— Je sais, j'ai beaucoup de boulot, je n'ai même plus de temps pour moi. Je monte souvent à Paris, mais avec un planning si serré que je ne peux profiter de rien, s'excuse Vincent.

La conversation entre les deux hommes tournait autour d'immobilier, de sport et de politique.

— Tu sais, ils ont une bonne clientèle dans ce restaurant. Tous les médecins et avocats du coin se retrouvent ici pour déjeuner, reprend Raoul.

Raoul, dont la silhouette ne dissimulait pas sa gourmandise, commentait le menu.

— T'es vraiment un privilégié d'avoir le soleil toute l'année, tu sais ! Moi je dis que la Côte d'Azur c'est un pays béni des dieux, chaque fois que je regarde la météo c'est le seul endroit où il fait beau. T'as vu ce foutu temps ici !

Stella ne peut s'empêcher d'entendre la conversation alors que Raoul expose inlassablement tous les avantages d'habiter dans le Sud. Vincent réplique par la controverse, en lui faisant apparaître les atouts parisiens, au point de se demander si tout bonnement, il ne cherche pas à minimiser la frustration apparente de son ami. Mais Raoul reprend de plus belle :

— Tu vois, parfois je rêve de quitter Paris et de m'installer dans notre appartement de Cagnes-sur-Mer. Je pourrais pêcher, aller à l'hippodrome voir les courses, ma femme promènerait le chien sur la plage. Que du bonheur !

— Tu as un chien ? questionna Vincent

— Non, mais le jour où je vivrais sur la Côte, j'en prendrai un.

Stella et Vincent échangent un sourire.

— Sinon, quelles nouvelles ? Comment va Sylvie ? Elle bosse toujours avec toi ? Toujours pas d'enfant ? Stella lue la gêne sur le visage de Vincent.

— Non, j'ai beaucoup de boulot, mais Raoul insiste.

— Arrête, ce n'est pas une raison ! Ça fait combien de temps que t'es avec elle ?

— Huit ans, répondit Vincent d'un air pincé.

— Tu n'en voulais pas un, à un moment ?

Sans répondre, Vincent change de conversation préférant reparler de sport, nul doute que Raoul comprend que le sujet n'est pas au goût de son copain. Stella perçoit clairement le malaise, de cet homme, qui, par pudeur, tait ses émotions. Il est temps pour elle d'aller à son rendez-vous. Elle fait signe au garçon et règle son addition. Au moment de partir, elle salue les deux hommes par un sourire, en inclinant la tête légèrement.

D'un pas prudent, Stella évite les flaques, arrivée devant le numéro cinquante-deux, son cœur bat la chamade, ses jambes la portent malgré leurs tremblements. Elle déteste cette émotivité que trahissent ses mains moites. Elle monte au deuxième étage et franchit le seuil du cabinet, un peu essoufflée. Les hauts plafonds de cet appartement haussmannien rappellent le charme d'antan, contrastant avec le modernisme criant des lieux. L'art semble y occuper une

place prépondérante, des tableaux abstraits accrochés aux murs, des sculptures dispersées. Le comptoir circulaire en verre opaque trône à l'accueil, où la secrétaire siège en maîtresse des lieux. Manifestement, elle est le premier rendez-vous de l'après-midi. Soulagée de voir la pièce vide, elle s'installe sur un des larges canapés en cuir foncé. Un peu de calme lui fait du bien. Il est temps de combler les lacunes de sa vie, de répondre à des années de questionnement. Il va de soi qu'elle éprouve une hâte frénétique de rencontrer son père. S'engageant dans un monologue intérieur, elle cherche du réconfort pour échapper à sa solitude. « Que va-t-il penser d'elle ? Comment va-t-il réagir ? »

L'écho de son tumulte interne lui donne l'impression que sa poitrine est serrée dans un étau. Ses émotions trahissent la fissure identitaire qu'elle ressent. Connue pour son caractère de battante, elle s'arme de courage tout en redoutant néanmoins cette confrontation, qui pourtant doit avoir lieu. Lui, devra faire face à sa part sombre, tandis qu'elle se libérera de sa culpabilité de victime. Quelle situation ubuesque, quand la victime se sent coupable de porter sa cause au grand jour, tandis que le coupable se sent agressé. Une inversion des rôles plutôt classique.

Le temps s'étire dans cette attente de plus en plus longue. Une demi-heure passe avant que la poignée de la porte crisse. Stella prête à se lever, se ravise avec déception. C'est une patiente, dans la quarantaine, ses cheveux courts encadrent un visage poupin. Malgré son sourire, son air désemparé la fait ressembler à une petite fille perdue dans un grand magasin. L'attente s'éternise. Pendant ce temps, Stella s'imprègne des lieux, elle observe chaque objet avec attention, chaque tableau, quand soudain son regard se pose sur cette sculpture. Une statuette en bronze. Elle la scrute, elle porte le symbole de la maternité, sa dimension est modeste, une quarantaine de centimètres de hauteur tout au plus.

— Vous aviez rendez-vous à quelle heure ? dit la patiente.

Stella répond machinalement. Ses yeux restent rivés sur la statuette. Puis elle se lève, debout devant la sculpture, elle décide d'en examiner tous les détails de plus près. Elle cherche en vain le nom de l'artiste.

— Elle est bien décorative, lui dit la patiente.

— Oui, répond Stella

Elle a beau tourner autour, pencher la tête, soulever le bronze, cherchant la signature de l'artiste, elle ne voit rien.

— Elle est anonyme, c'est dommage, hein ? Enfin surtout pour l'artiste, ça ne lui fait pas de publicité ! dit naïvement la patiente.

Stella marmonne quelques mots incompréhensibles, puis sort son téléphone

pour prendre quelques clichés de la statuette. Un sentiment étrange s'empare d'elle, plus elle détaille l'oeuvre, plus elle lui semble étrangement familière. Ce bronze lui fait l'effet d'un objet connu, déjà vu, qu'elle aurait oublié avec le temps. Cette statuette possède une similarité troublante avec les bronzes sculptés par sa mère, dans la forme comme dans le style.

— Vous avez des enfants ?

Stella n'est pas surprise de cette question dans un cabinet de gynécologie spécialisé en procréation médicalement assistée. Aussi elle répond le plus naturellement possible, par la négative en hochant la tête. Stella aime parler avec les gens, découvrir leur histoire, son écoute assidue invite même à la confidence. Sans attendre, l'inconnue commence à se livrer dans un monologue intime.

— Moi, j'espère avoir un bébé depuis longtemps, vous savez. Ce n'est pas qu'avant je n'en voulais pas. Seulement entre vingt et trente ans, je me disais que j'avais le temps. Mon horloge biologique ne se manifestait pas. Alors j'ai badiné avec l'amour. Puis j'ai rencontré un homme avec lequel je suis restée neuf ans, mais il ne voulait pas d'enfant. Il avait toujours une bonne raison d'attendre, encore et encore, sans date et sans perspective. Moi, j'avais peur de le perdre, alors je taisais ma frustration de maternité en espérant qu'il change d'avis, et puis j'avais encore le temps. Seulement le temps passe, vite, trop vite.

Une gêne dans ses gestes et l'hésitation dans sa voix trahissent la douleur qu'elle éprouve, puis elle continue :

— Dans mon for intérieur je me disais je l'aime, il m'aime alors pourquoi ne pas faire ce que tous les couples font lorsqu'ils s'aiment.

— Vous n'avez pas essayé de le convaincre ? lui dit Stella touchée par la douleur de cette femme.

— Oh que si ! Des discussions, on en a eu, et des disputes aussi.

— De son côté, quelles étaient les raisons qui le bloquaient ? demanda Stella.

— Ah, lui avait déjà des enfants, deux adolescents. Alors il me disait « maintenant qu'ils sont grands je n'ai pas envie de m'y remettre, je suis trop vieux. » Il avait quinze ans de plus que moi. Sans doute, s'est-il dit que cela me passerait... Mais petit à petit, mon envie est devenue un besoin, voire même une obsession, à en rêver la nuit et à fantasmer le jour. Finalement, je l'ai quitté pour un homme de mon âge. Mon compagnon actuel, un homme formidable qui n'a pas eu d'enfant non plus. C'est drôle la vie, car de son côté, il a eu une histoire semblable à la mienne mais inversée. Il a vécu avec une femme, pendant quatre ans, qui est tombée enceinte et qui a absolument voulu avorter, sans même lui donner le choix. Elle avait déjà un petit garçon et ne voulait pas d'un